

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

NOUVEAUX, MARDI, 6 OCTOBRE 1846.

No. 70

NOTICE HISTORIQUE SUR LA GUERISON DE MADemoiselle FERRY, D'ORLÉANS.

Mlle. Victoire Ferry, âgée de vingt ans et habitant la ville d'Orléans, employée à l'hôpital général de ladite ville, fut victime, au mois de février 1832, d'un événement cruel, dont voici les détails.

Elle se trouvait par hasard dans une des salles de l'hospice, lorsqu'elle fut subitement jetée à la renverse par une folle et frappée à coups de pieds avec tant de violence qu'elle serait restée morte sur la place si deux autres aliénées ne fussent venues la tirer des mains de cette furieuse. Elles la portèrent dans sa chambre, aidées par des personnes de l'hospice qui étaient accourues au bruit, et la placèrent dans son lit, privée de l'usage de ses sens. Elle commença ensuite à éprouver des tremblemens par tout le corps et à rendre du sang en abondance par la bouche, par les narines et par les yeux, comme les témoins bien informés l'expliqueront plus amplement en indiquant la source des détails qui sont parvenus à leur connaissance.

Après lui avoir prodigué pendant quelques mois des soins qui n'eurent aucun succès, on appela le docteur Vallet, qui constata dans la malade une forte lésion dans la région du cœur, comme il l'a témoigné dans un certificat signé de sa main. Il ordonna l'usage très fréquent de sangsues, de saignées, prescrivit les sirops de consoude, d'orgeat, de diacodé, de gomme, de limaçons, etc., et différentes sortes de tisanes. Ce régime médical dura environ deux ans sans apporter aucun soulagement à l'état de la malade, qui essayait inutilement de s'occuper à quelques ouvrages manuels, tout travail étant au dessus de ses forces.

Elle avait perdu l'appétit; son sommeil était court, interrompu, inquiet; son visage, ordinairement pâle, devenait parfois enflammé; une douleur aiguë et de violentes palpitations de cœur s'étaient déclarées dès les premiers jours de sa maladie, et à ces maux vint bientôt se joindre une inflammation du péricarde.

Le médecin, pour s'opposer aux progrès du mal, ordonna pendant cinq semaines un emplâtre de poix de Bourgogne qui couvrait tout le dos, un second sur la poitrine, ensuite des vésicatoires volans, également sur les bras deux cautères, dont un sur chaque bras, six ventouses et des sinapiemes; mais tous ces remèdes restèrent sans effet.

A ces symptômes alarmans se joignaient de fréquens vomissemens de sang. La faiblesse extrême où la malade était réduite l'empêchait de faire un seul pas, ou même de se tenir sur ses pieds; elle était contrainte à garder le lit sans pouvoir y rester couchée ou à se tenir assise sur une chaise.

La maladie dura depuis douze années, et pendant les huit dernières les symptômes étaient devenus plus effrayans: la fièvre n'avait point quitté la malade; sa soif était ardente, et elle ne pouvait la satisfaire, à cause de la difficulté qu'elle avait à avaler, et toute boisson le provoquait au vomissement.

Tout son corps était enflé; on observa que le côté gauche l'était plus que le côté droit. Pour diminuer la douleur et faire cesser les palpitations, on n'appliqua plus les sangsues, on eut recours aux saignées; mais on ne put tirer que très peu d'un sang épais, comme il sera mieux expliqué par les témoins, etc.

On doit dire ici que, pendant sa maladie, la demoiselle Ferry avait été saignée deux cent douze fois, outre une centaine de tentatives inutiles pour obtenir du sang, et l'application de cinq à six cents sangsues. Cependant la malade avait été abandonnée du premier médecin, lorsque, dans le courant de 1839, on fit appeler le docteur Charpignon, qui, pendant les trois ou quatre mois qu'il la traita, ne donna aucun espoir d'amélioration. Il ordonna des cataplasmes sur le cœur et sur le côté, et reconnut que le cœur, le foie, l'estomac et la poitrine étaient attaqués depuis plusieurs années et qu'il n'était pas possible d'y remédier. Il fit cesser l'usage des sangsues, mais il en résulta de plus fréquens vomissemens de sang, et les bains d'eau tiède, qui lui furent aussi ordonnés, n'apportèrent pas de meilleurs résultats, quoiqu'elle en ait pris en tout environ quatre cents, non plus que les différentes boissons dont elle a fait usage.

Dans les premières années de sa maladie, la nourriture habituelle de mademoiselle Ferry se composait de lait et autres choses légères; mais sur la fin on lui donnait tout ce qu'elle paraissait désirer, comme à un malade désespéré; aussi elle mangea quelquefois de l'oignon cru, du poivre en grain et autres choses qui pouvaient lui être nuisibles. Cinq centimes de pain lui suffisaient pour deux ou trois jours.

Elle reçut les derniers sacremens de l'Eglise à diverses reprises, et ses faiblesses devenaient de plus en plus fréquentes; il lui est arrivé plusieurs fois de tomber dans les bras de sa mère et d'y rester comme morte pendant des trois à quatre heures.

Le mal empirait toujours, et l'enflure était si considérable qu'on ne pouvait la toucher sans que l'empreinte des mains demeurât imprimée sur sa chair. L'art des médecins devenant inutile (comme les témoins l'attesteront), faisant connaître le tems où elle fut visitée pour la dernière fois par le médecin [juin 1839,] ainsi que le pronostic qu'il fit, la pauvre malade eut recours à la très sainte Vierge et aux saints, auxquels elle adressa plusieurs neuvaines qui n'apportèrent aucun soulagement à sa pénible situation. Elle adressa la dernière de ces neuvaines, commencée le 18 mai 1844, deuxième jour de l'octave de l'Ascension, au vénérable Jean-Baptiste de La Salle, et les frères des écoles chrétiennes s'unirent à elle, tenant entre ses mains une image et des reliques du vénérable, elle s'exprima ainsi: *Mon bon père, vénérable serviteur de Dieu, Jean-Baptiste de La Salle, priez pour moi, qui ai recours à vous, si c'est la volonté de Dieu que vous obteniez ma guérison; mais si, au contraire, sa volonté est que je meure, je m'y résigne volontiers pour la sanctification de mon âme.* Elle continua ainsi jour et nuit pendant toute la neuvaine.

Le dimanche, dans l'octave de l'Ascension, 19 mai 1844, elle sentait des douleurs plus poignantes par tout son corps; dans l'après-midi, on lui offrit un abrégé de la vie du Vénérable. Elle se mit à le lire; mais parvenu au premier fait miraculeux qui y est rapporté, elle éprouva une sorte de commotion, et vers les sept heures et demie du soir, ne voyant personne, elle entendit une voix claire et distincte qui lui disait: *«Dimanche, à huit heures moins un quart, tu iras à la messe à Recouvrance, n'en dis rien.»* Dans cet instant elle fut saisie de crainte; toutefois elle continua de lire l'abrégé jusqu'à la fin.

A dater de ce moment les douleurs augmentèrent, et comme il était tard, elle se traîna, comme elle put, jusque dans son lit, attendu qu'on ne pouvait la toucher sans augmenter ses douleurs; toutefois elle ne put s'y tenir couchée. Elle passa une nuit fort pénible à cause des violentes douleurs qu'elle éprouvait: elle sentait dans son corps une impression douloureuse semblable à celle qu'elle avait coutume d'éprouver quand on la touchait. Les choses se passèrent ainsi les deux premiers jours de la neuvaine, sans que la malade pût ni boire ni manger, éprouvant en elle une espèce de commotion universelle.

Au milieu de la nuit du 20 au 21 mai, elle sentit aux pieds et aux genoux comme quelque chose qui la touchait; elle y porta la main le mieux qu'il lui est possible, mais elle n'y trouve rien. Elle cherchait aussi l'image du vénérable de La Salle, qu'elle avait égarée, et la retrouva dans ses mains sans savoir comment elle y était revenue. Un moment après, au milieu de l'obscurité de la nuit, appuyée sur son coussin, elle comptait les heures, lorsque tout à coup, après minuit sonné, elle sent quelque chose qui appuyait avec force sur ses pieds et sur ses genoux, et aussitôt, un peu vers sa droite, elle voit paraître le vénérable de La Salle, qui lui dit: *Jean-Baptiste de La Salle.—O mon vénérable père! je ne suis pas digne que vous vous montriez à moi.—Dimanche, à huit heures moins un quart, tu iras à la messe à Recouvrance; n'en dis rien, tu es guérie.—Mon bon père, le Vénérable, je vous remercie de toutes les grâces que vous m'accordez aujourd'hui; je m'en reconnais tout indigne.*

Voilà donc que celle que la fièvre n'avait point quittée depuis douze ans, celle dont le corps était enflé jusqu'à la langue, qui ne pouvait se mouvoir ou rester couchée, celle qui était presque totalement privée de l'usage de la voix, qui était sujette à de fréquens vomissemens de sang, à des douleurs poignantes, surtout dans la région du cœur, celle qui ne pouvait même supporter un peu de bouillon, qui tombait journellement en défaillance et était réduite à un état presque complet de consomption, voilà délivrée de tous ses maux, et sans crise, sans évacuation, sans sueur, elle est pleine de santé, de force, d'appétit, et elle passe le reste de la nuit dans un paisible sommeil.

Le lendemain matin, mardi 21 mai, vers les sept heures et demie, sa mère l'ayant laissée seule, elle s'habilla, descendit de son lit et se regardait à plusieurs reprises, elle se trouva sans marque d'enflure; aussitôt, pleine de joie et de reconnaissance, elle tombe à genoux pour rendre grâce à Dieu, puis elle se met à marcher dans sa chambre et s'occupe à des travaux manuels.

Sa mère étant de retour, fut toute stupéfaite du changement qu'elle remar-